

se payer de mots ou de phrases aussi sonores que vides; enfin, à se rendre compte de la complexité des problèmes économiques, même les plus simples en apparence.

Il a donc été décidé que, l'année prochaine, chaque conférencier fera connaître à l'avance le sujet de sa causerie. Les jeunes gens que ce sujet intéresserait s'inscriront et on leur remettra un livre où ils pourront l'étudier, le préparer en quelque sorte, de manière à mieux comprendre l'exposition qui leur sera faite et à pouvoir prendre une part active à la conversation qui en découlera.

On ne peut que souscrire aux réflexions par lesquelles M. Bérenger termine son article :

Ainsi se formera leur éducation intellectuelle. Ils se rendront compte de la complexité des choses d'art ou de pensée, et elles seront infiniment plus vivantes, étant plus étudiées. L'homme n'aime que ce qui lui a coûté un effort, L'amour est aussi une conquête.

Il ne suffit pas d'entrer en contact direct avec le peuple; il ne suffit même pas de causer avec lui; il faut encore lui apprendre à penser. Pour cela, il faut l'initier à nos méthodes en les pratiquant devant lui. Nous en retirerons nous-mêmes le plus grand profit.

A l'adhésion confuse et un peu paresseuse de nos auditoires ouvriers, il faut substituer leur collaboration personnelle et précise. Là, comme ailleurs, il faut transformer la *masse* en *individus*.

Telle est la leçon que m'ont donnée, sans le savoir, mes amis du faubourg Saint-Antoine. Je n'étais pas venu la chercher, mais je l'ai reçue avec plaisir.

Le Comité d'organisation des conférences vient de lancer l'appel suivant :

Nous reprenons le lundi 3 octobre la série de nos réunions. Elles se continueront, tous les soirs, sans interruption.

Peu à peu, l'œuvre va s'étendre, et nous aurons besoin de tous les concours. Il y a beaucoup à faire.

Nous ne comptons que sur l'enseignement du cœur, la fraternité vraie des penseurs et des ouvriers manuels, des bourgeois et des prolétaires. Notre but est plus d'éducation que d'instruction. Il est d'initiation morale autant qu'intellectuelle.

Le fanatisme aveugle fait encore des victimes, — plus, peut-être, du côté de ceux qui frappent que du côté de ceux qui sont frappés, — les foules trompées, empoisonnées par la « presse immonde » s'exaltent aux pires sophismes, aux plus odieuses doctrines.

Et pourquoi ?

Il ne suffit point de s'être construit un édifice moral et d'en contempler avec orgueil l'harmonie et la beauté. Notre conscience ne se peut satisfaire de sa clarté si, au dehors, il est d'innombrables consciences qui restent obscures. Tous, nous sommes responsables des événements tragiques qui se succèdent. Qu'importe notre protestation ! Elle sera faible, elle sera vaine, si nous ne nous préparons pas à prévenir d'autres crimes et d'autres erreurs.

Il faut aller au peuple. Nous ne nous lasserons point de le répéter. Il n'y a pas de prétextes, pas d'occupations, pas d'obligations mondaines qui puissent dispenser les hommes de pensée, de savoir et de cœur de ce devoir impérieux.

Il importe de multiplier les cercles comme celui de la rue Paul-Bert, à Paris et en province, d'y venir fréquemment, non seulement en conférenciers, mais encore en camarades, pour écouter et causer, et fraterniser.

Que tous ceux qui peuvent nous aider dans notre tâche nous fassent connaître :

- 1° Le nombre de causeries qu'ils peuvent faire ;
- 2° S'ils peuvent nous en assurer périodiquement ;
- 3° Leurs dates, leurs sujets ;
- 4° Le groupe qu'ils peuvent se charger d'organiser ou de contribuer à organiser.

Siège du comité : 17, rue Paul-Bert.

Comment aller au Peuple

Courrier de Lyon — 4 décembre 1898

Il est deux moyens de former l'esprit du peuple : l'un consiste à lui inculquer des opinions toutes faites, l'autre, à lui apprendre à se faire lui-même son opinion.

Le premier moyen est propre aux partis qui ont besoin de faire reposer leur action sur un principe d'autorité, soit qu'ils défendent, en voulant donner l'illusion de la force par la belle ordonnance d'un système, les derniers vestiges du régime qui leur était cher, soit qu'ils veuillent imposer, en les présentant sous la forme simplifiée et frappante d'un système, des notions nouvelles.

Ce n'est plus là former l'esprit du peuple, mais le déformer.

Cette méthode d'embrigadement ne permet au peuple de voir son bien et celui du pays entier qu'au travers des désirs d'un parti. Il en arrive à ignorer les conceptions parallèles ou adverses; en tous cas, il ne prend l'habitude ni de les examiner, ni de les critiquer. Il lutte avec conviction, mais aussi avec intolérance.

De ce caractère combatif et intolérant, nous souffrons déjà suffisamment, dans toutes les classes, en France. Par malheur il ne semble pas que malgré de louables intentions, nous devions en être affranchis par ce que l'on nomme tantôt l'*extension universitaire*, tantôt la *coopération des idées*. Infiniment rares sont ceux qui se vouent à ces œuvres sans arrière-pensée politique ou religieuse.

Et cependant, eux seuls, font actuellement une œuvre utile. La politique et la religion sont des domaines souverainement dangereux, où les passions s'exaltent, où la raison subit plus d'une éclipse. Si, en temps ordinaire, tout citoyen doit s'y intéresser, il est urgent, par contre qu'il les oublie de façon absolue au moment où il va tenter l'éducation et l'instruction populaires, qui ne peuvent être cherchées avec fruit que dans un développement en toute indépendance.

On se contentera donc de l'éveil ou de l'assouplissement du cœur ou de l'intelligence du peuple grâce à une gymnastique infiniment variée et, si l'on peut ainsi dire, sans caractère tranché.

Fait-on de la politique à l'école primaire ou au lycée? Non. Les enfants et les adolescents y apprennent avant tout à travailler; ils en sortent avec une méthode de travail. Qu'il en soit ainsi des membres de ces Cercles, prolongements de l'école, ou se rencontrent les ouvriers et les hommes d'autres milieux, mais avec ce résultat bienfaisant en plus : l'épanouissement des facultés de sympathie et de solidarité.

On peut même dire que là est le premier but à poursuivre. Eveillez, dès les premières années de contact, l'affection des ouvriers entre eux et à votre égard. Puis vous pourrez hardiment aborder la tâche plus ardue de leur développement intellectuel. « L'enseignement est une amitié », disait Michelet. Vos nouveaux amis vous écouteront toujours ne serait-ce que par respect les uns pour les autres ou tout bonnement pour faire plaisir à celui qui leur parle ou leur lit quelques pages des meilleurs auteurs nationaux.

Les dames sont admises à ces conférences pour lesquelles on s'inscrit tous les soirs de huit à dix heures, rue Paul Bert, 19. Le droit d'inscription est de cinquante centimes par mois.

Voici les principales conférences de la seconde quinzaine de juillet :

Lundi 18 juillet. — M. Letellier, professeur de philosophie : Entretiens sur l'Education.

Mardi 19 juillet. — M. le Dr F. Boissier, ancien interne des asiles d'aliénés : La Dégénérescence.

Mercredi 20 juillet. — M. Camille Léger, agrégé de philosophie au collège de Beauvais : Le Divorce ; le père et la mère dans la famille.

Vendredi 22 juillet. — M. Léon Marck, ingénieur à l'Office du travail : Les Salaires en France depuis 50 ans.

Samedi 23 juillet. — M. le Dr Edmond Fauchex : Le Patriotisme et l'Internationalisme.

Mardi 26 juillet. — M. Paul Vibert, économiste : La question juive en Algérie.

Jedi 28 juillet. — M. Henri Vaugeois, professeur de philosophie : La morale d'Ibsen.

Sanedi 30 juillet. — M. Fleury, avocat à la cour : L'Union des constructeurs de navires en

ES
illet 1898

le la « Coopéra-
t supérieur et
vient d'orga-
ont lieu tous
is le 23 avril,
lancée par le
et qui s'adresse
n ces termes
nces :
availleurs. Mais
s joies plus in-
oins onéreuses
forces, malgré
s aspirons à la
pédants, ni des
les que soient
ommes, c'est-à-
nces, des intel-
avec nous.

de méfiance
ubstituée un
d'apaisemen
son pa
s'adapt
qui ne doit
le ret
qui croyez
ment
chose présen
du go
é, vous vou
de cha
la tête
tier devien
Alo
e bénéfice d
belles
superbe opti
occup
Gloi
raire, les so
Puis
on, soit tout
on fass
tits sol
qu'on p
loin qu
rer à t
l'incur
aide au
pas mo
Est-
gime n
ner les
qui, ré
sémite
verneur
pied d

Comment aller au Peuple

Courrier de Lyon — 4 decemb. 98

Il est deux moyens de reculer l'esprit du peuple : l'un consiste à lui inculquer des opinions toutes faites, l'autre, à lui apprendre à se faire lui-même son opinion.

Le premier moyen est propre aux partis qui ont besoin de faire reposer leur action sur un principe d'autorité, soit qu'ils défendent, en voulant donner l'illusion de la force par la belle ordonnance d'un système, les derniers vestiges du régime qui leur était cher, soit qu'ils veuillent imposer, en les présentant sous la forme simplifiée et frappante d'un système, des notions nouvelles.

Ce n'est plus là former l'esprit du peuple, mais le déformer.

Cette méthode d'embrigadement ne permet au peuple de voir son bien et celui du pays entier qu'au travers des désirs d'un parti. Il en arrive à ignorer les conceptions parallèles ou adverses; en tous cas, il ne prend l'habitude ni de les examiner, ni de les critiquer. Il lutte avec conviction, mais aussi avec intolérance.

De ce caractère combatif et intolérant, nous souffrons déjà suffisamment, dans toutes les classes, en France. Par malheur il ne semble pas que malgré de louables intentions, nous devions en être affranchis par ce que l'on nomme tantôt l'*extension universitaire*, tantôt la *coopération des idées*. Infiniment rares sont ceux qui se vouent à ces œuvres sans arrière-pensée politique ou religieuse.

Et cependant, eux seuls, font actuellement une œuvre utile. La politique et la religion sont des domaines souverainement dangereux, où les passions s'exaltent, où la raison subit plus d'une éclipse. Si, en temps ordinaire, tout citoyen doit s'y intéresser, il est urgent, par contre qu'il les oublie de façon absolue au moment où il va tenter l'éducation et l'instruction populaires, qui ne peuvent être cherchées avec fruit que dans un développement en toute indépendance.

On se contentera donc de l'éveil ou de l'assouplissement du cœur ou de l'intelligence du peuple grâce à une gymnastique infiniment variée et, si l'on peut ainsi dire, sans caractère tranché.

Fait-on de la politique à l'école primaire ou au lycée? Non. Les enfants et les adolescents y apprennent avant tout à travailler; ils en sortent avec une méthode de travail. Qu'il en soit ainsi des membres de ces Cercles, prolongements de l'école, ou se rencontrent les ouvriers et les hommes d'autres milieux, mais avec ce résultat bienfaisant en plus : l'épanouissement des facultés de sympathie et de solidarité.

On peut même dire que là est le premier but à poursuivre. Éveillez, dès les premières années de contact, l'affection des ouvriers entre eux et à votre égard. Puis vous pourrez hardiment aborder la tâche plus ardue de leur développement intellectuel. « L'enseignement est une amitié », disait Michelet. Vos nouveaux amis vous écouteront toujours ne serait-ce que par respect les uns pour les autres ou tout bonnement pour faire plaisir à celui qui leur parle ou leur lit quelques pages des meilleurs auteurs nationaux.

A l'atmosphère de lutte, de méfiance de haine même, sera ainsi substituée une atmosphère sereine et toute d'apaisement social.

Il n'est pas un citoyen qui ne doive le désirer ardemment. Vous qui croyez la perfection de l'ordre de chose présente et voulez son immuabilité, vous vous félicitez que le peuple entier devienne capable de partager, sous le bénéfice de son propre examen, votre superbe optimisme.

Vous qui voyez, au contraire, les sociétés en perpétuelle évolution, soit tout de progrès, soit avec alternance de progrès et de recul, vous applaudirez à cette œuvre de développement populaire comme à un fragment de l'évolution et comme à une garantie constante de plus grande sagesse de cette évolution.

vous, enfin, auxquels il faut des crises, même sanglantes, par système politique économique et social, ou parce que vous êtes hantés du besoin de lutte contre des phalanges de réaction plus ou moins fantomatiques, pourrez-vous déplorer que vos troupes de demain acquièrent toute leur raison et qu'ainsi soient réduits à leur minimum les débordements de passion, et ces exagérations de nos théories qui compromettraient votre cause et entraîneraient une réaction dont vous seriez naturellement les premières victimes!

Il ne faut point s'abuser : nous allons vers des changements. L'instruction et l'éducation neutres du peuple permettront sans doute de les devoir à une évolution plus ou moins rapide, mais sans catastrophe. Mais elles seraient utiles encore si l'avenir devait enfanter une révolution, car elles rendraient peut-être celle-ci moins violente et par suite plus juste.

L'Algérie de demain

haboud 21 juillet 98

J'ai éprouvé l'autre soir une surprise désagréable.

Je m'étais rendu à la *Coopération des idées* pour y entendre M. P. Vibert parler de l'Algérie et de la question juive. Une indisposition du conférencier m'a privé du plaisir et des acquisitions morales que je me promettais à l'avance, car ces réunions sont toujours du plus grand intérêt.

Comme un malheur ne vient jamais seul j'ai été prié de suppléer le conférencier absent; et vraiment je n'étais pas documenté pour traiter à l'improviste un si grave sujet.

Je n'ai pu qu'émettre à la diable quelques idées générales dont le plus sûr effet fut certes de donner à mes auditeurs le désir d'être un jour plus complètement édifiés.

C'est, en effet, avec des documents à la main, qu'il faut parler de la question algérienne, expliquer ses origines et dire comment, pour quoi, par qui, elle a pu être amenée à l'état aigu où nous la trouvons aujourd'hui.

Il m'aurait fallu des textes pour établir comment l'histoire de l'Algérie — jusqu'en 1870 — a été l'histoire d'un régime exclusivement militaire et clérical; et l'on aurait vu tout de suite avec une évidence voisine de l'ébahissement, que, depuis 1870, l'histoire de l'Algérie est faite des efforts de ce théomilitarisme pour reconquérir l'influence perdue.

La lutte de l'élément militaire et de l'élément catholique coalisés, la lutte de la croix et du sabre contre le gouvernement civil, la lutte des uniformes de l'église et de l'état-major contre l'habit noir sans prestige des gouverneurs, c'est à cela que se réduit l'histoire de l'Algérie depuis huit vingt ans!

C'est aujourd'hui seulement que cette conjuration, sous la forme de l'accès antisémite, se déclare ouvertement.

J'ignorais encore, l'autre jour, la nomination de M. Laferrière, c'est-à-dire la capitulation, d'ailleurs inutile, du gouvernement de la République devant les ordres de la députation algérienne.

Mais cela ne change rien à l'état de la question, que dis-je? cette nomination nous vaut un aveu que nous enregistrons précieusement et qui corrobore la thèse que je soutiens depuis bien longtemps.

M. Cornély, dans le *Figaro* de vendredi matin, a très nettement indiqué la seule solution que les hommes de son parti entrevoient comme pouvant s'adapter au problème algérien : c'est le retour pur et simple au gouvernement militaire. « Un général à la tête de chaque département, un général à la tête de chaque arrondissement! »

Alors nous verrions revenir ces belles campagnes qui, de 1830 à 1870, occupèrent notre Mtat-Major. Gloire et profit!

Puisqu'il faut que de temps en temps on fasse tuer quelques milliers de petits soldats dans quelque colonie, pourquoi pas l'Afrique du Nord? c'est moins loin que Madagascar, et je puis assurer à toutes les mamans de France que, l'incurie administrative venant en aide au paludisme, le résultat ne sera pas moins néfaste.

Est-ce à cette restauration du ré-